

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jeu de textes

Hugues Corriveau

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1982). Compte rendu de [Jeu de textes]. *Lettres québécoises*, (26), 41-44.

Jeu de textes

Nuaison de Yves Préfontaine

Plus de dix ans depuis le dernier titre de Préfontaine, comme si, perdu à la poésie, il n'allait plus tenter le coup du texte. Mais récemment, voilà *Nuaison* à l'Hexagone. On s'intéresse déjà, tant la très sobre présentation du recueil séduit. On ouvre. On lit : poèmes 1964-1970. Et le temps bascule. Ce n'est plus tout à fait juste, l'histoire se perd : ce volume *ne paraît pas* aujourd'hui, car c'est nous qui rebroussons chemin, le livre nous happe, c'est nous avant la lettre ramenés au passé, derrière. Préfontaine ne revient pas, il nous ramène à lui, à l'instant du silence, au tournant des années 70. La lecture ne peut alors être celle d'aujourd'hui ; du moins, on essaie le saut en arrière, on cherche à retrouver le ton de cette poésie sans son déplacement historique, sans le brouillage qui tient le livre tout au bord de sa propre nuit.

Avouons encore cette prévenance toujours recommencée du lecteur qui se dit en lui-même sa crainte de trouver là, dans le livre plat, du vieux texte ou du tiroir tardivement vidé. On hésite bien un peu à commencer et, sans pouvoir bien préciser pourquoi, la lecture file de métaphores en images, à travers une certaine façon du texte qui se voulait avant tout très beau, très écrit, très senti dans sa poétique travaillée et lumineuse. Car, il y a de cela ici : une certaine forme parfaite de l'éloquence poétique, un travail très adéquat de ce qu'il est convenu d'appeler une sensibilité.

Notre parole pèse sur des feuilles rongées des aiguilles gelées immenses et vide

Mais tu palpites encore parmi nos masques et nos tumultes mon frère (p. 25)

Une certaine exaltation des fluctuations sensorielles et du mal à vivre, une très certaine propension à la vision éthérée du monde, malgré la guerre présente, malgré l'angoisse inscrite devant les dérangements naturels, s'accomplissent.

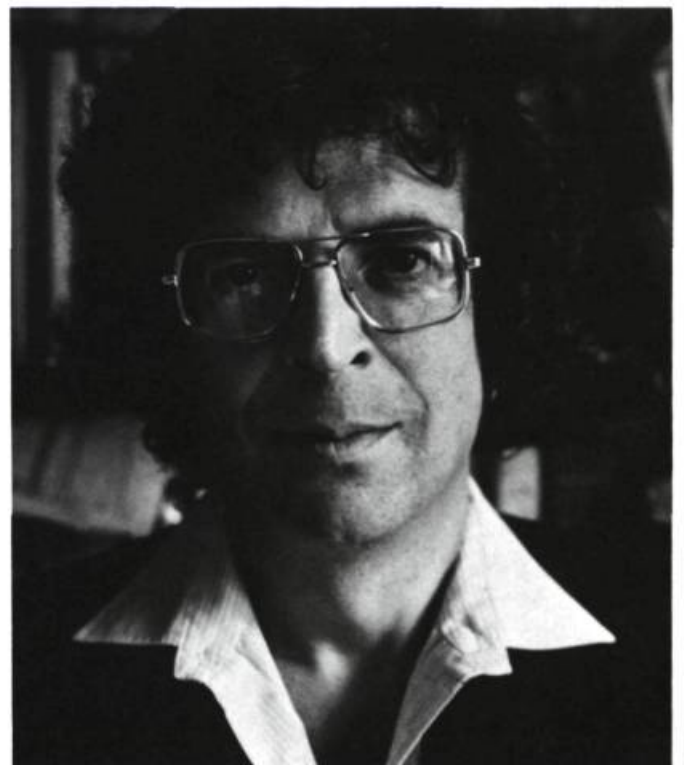
Et ce recueil en apparence très mince se prend à parler longuement des choses et des êtres. Le bercement de la phrase nous entraîne ici à la mélodie. On se surprend à lire du texte dans sa propre beauté formelle, dans sa scandaleuse gratuité. Généreuses, les images débordent, s'enflent, passent du côté très délicat du style, sans s'épargner l'élégance, sans s'interdire « la beauté solaire de nos langages et de nos dieux » (p. 35). Était-ce alors si excessif d'écrire ?

Parfois, des vers éclatants, saisissants :

Ne fait halte désormais que la pesanteur innommable du meurtre (p. 17)

J'avorte de père en fils et je recommence la parole chaque fois (p. 61)

Une maison effondrée sur les os de l'enfant (p. 31)



Yves Préfontaine

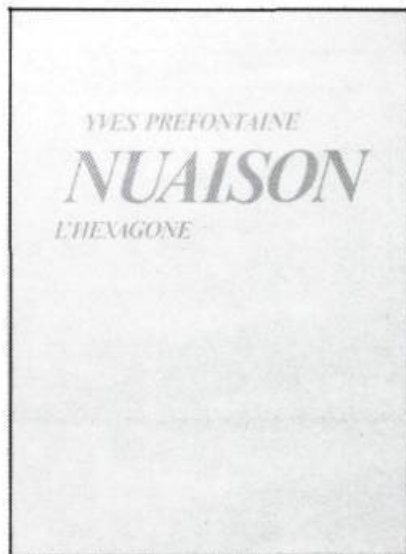
Parfois, une certaine pauvreté dans la tristesse :

Vous n'êtes pas venue au rendez-vous du grillon (p. 58)

J'ignore aujourd'hui le vertige de l'aile et de l'onde le poignard du cri qui heurte l'ossature du cri spirale refermée sur un chant qui s'évide (p. 14)

Toute cette *Nuaison* baigne ainsi dans l'obscurité d'hier, dans un lamentum efficace et prodigieux, conforme à sa propre thématique (saison, mer, vol, envolée), à ses propres images exaltées et ramenées au jour, comme s'il fallait sans cesse prouver toujours et encore que le poète a une *âme*. Le recueil de Préfontaine se lit alors avec une certaine stupéfaction devant son honnêteté irréprochable. Nous sommes à la fin comme au début tout surpris d'avouer qu'il ne s'agissait pas de restes, de vécilles, mais bien de la relève de textes vraiment bien écrits, certainement datés, mais non moins prenants dans ce qu'ils ont d'histoire, de référents identifiables, comme ce vers (sans doute écrit pour Anne Hébert) : « J'ai mon regard au poing » (p. 23)

Et c'est nous-mêmes en *nuaison* qui lisons ce recueil, beau et flou, pris au piège du texte langoureux et musical,



quand certaines réminiscences se mettent à parler de ce fond culturel qui nous appartient tout de même, qui nous a tout de même marqués un peu.



Vitraux d'Éclipse de Yves Boisvert

Quant à Yves Boisvert, il continue de plus bel en nous donnant coup sur coup deux recueils. Et comme s'il fallait que le hasard s'en mêle, le premier porte un titre ombreux : *Vitraux d'éclipse*. On fait ainsi la couverture du texte, on le

met dans l'obscur où couve le byzantinisme. Hormis ce titre épouvantable (on dirait plutôt quêtaine et dérisoire), on est saisi d'emblée par une curieuse préface où l'auteur affirme (entre autres choses) que « toutes les scènes sont publiques et [que] les genres littéraires sont à l'écriture ce que les tapeux-de-pieds sont à la création artistique ». Bon, soit. Mais encore ? Encore une fois nous voici pris d'un certain scepticisme quant au sérieux de ces « vitraux » ; on suppose qu'ils vont nous éclater à la face comme une claque ou . . . Mais non, c'est très précis, c'est même virulent et incisif, directement inscrit sous l'influence de Denis Vanier. De la « peau » à « l'autre peau », « les nerfs » ! Le recueil est divisé en trois parties qui marquent le corps, à sa surface irisée, là où les sensations du monde moderne s'inscrivent comme des scarifications exacerbées :

*Et sur la pelure de l'histoire
des marques de jeunesse
se remettent à la gorge un vif crachat
d'enfant (p. 15)*

Ça parle de tout dans ce recueil enthousiaste et de toutes les façons. La logique sort de sa sclérose. De prime abord, on croirait que le texte va se suffire de quelques mots, qu'on sera constamment en présence d'une poésie minimale, jusqu'à donner des textes presque *nominalistes*, de cette sorte que le dit seul relance :

*Taverne
Parking
Station service*

La rue

*Greenberg's
Yellow*

La rue (p. 20)

Or, ce recueil commencé tout doucement, comme une autobiographie (il faut lire le très beau premier poème) où se nomment les choses, où se disent les mots du monde, s'articule lentement dans et par la violence : « Une fille se relève de sa mort. Le type s'essuie. Le vertige plombe et les gens passent en se grattant » (p. 22).

*Dans ce monde de tueurs-à-gages
il convient de rétablir les faits
et de parler plus clair
afin d'enfourer loin ce mijotement des choses
de ces choses qui peuvent être
autre chose que des choses
à mesure qu'on les reçoit à la figure
ou dans l'anus
ou dans nos cervelles de truies plastifiées. (p. 34-35)*

Les mots se lèvent ici devant l'agression, et s'imisce une parole qui frappe, qui se cogne aux images désastreuses. Une parole écorchée par la trop fréquente relance du dégoût. Ce texte très efficace avait été annoncé par *Simulacre dictatorial* (en 1979) où déjà la parole revendiquait des droits, s'écrivait sous le signe du contre-ordre, vaguement manifeste de l'incohérence propre aux déplacés : « Clamons froidement que le langage poétique est une population d'instantanéités cumulatives. Ça commence à tout coup. (p. 49) » À plus forte raison si, comme dans son dernier recueil, la parole crie au milieu du catastrophique, prise par l'envie de couper franchement au milieu du désordre.

Signalons simplement la déplorable dernière partie de ce recueil, « les nerfs », qui se ramollit à tous les points de vue, jusqu'à sombrer à la dernière page :

*Inerte, le signe est relevé
et s'emporte d'êtres, en âtres, en astres.
Thalle effleuré. (p. 65)*

Ô beauté, quand tu nous tiens !

Simulacre dictatorial annonçait aussi le second recueil, celui-ci publié au Sextant, comme s'il fallait prouver encore que Yves Boisvert n'est pas de ces poètes de passage, mais bien de ceux qui ont une vision de leur propre travail d'écriture, une voie précise à suivre :

*Pour que cela fonctionne, il faut que le langage
s'énonce sans l'armement-symbole habituel,
vidé de son contingent figuratif traditionnel,
avec indice de performativité maximal, pressant
l'usager à témoin : le commandement de lire/écrire.
(p. 13)*

Or, le titre de ce deuxième recueil, annoncé ici, est bien « *lis : écris ! ?* ». Nous en dirons peu de choses car c'est un livre-événement qu'il faut plutôt regarder et prendre en main pour en saisir toute l'euphorie. Plus de deux cents « prélèvements » (ou citations) en pages de gauche, mis en page selon une incohérence étudiée, et une série d'ordres « dictatoriels » en pages de droite qui invitent le lecteur à tourner la feuille et à suivre le cours du livre et son désordre. C'est relativement luxueux, c'est surtout très fallacieux et réjouissant. Quelque chose alors nous passe entre les doigts, comme un certain désœuvrement.

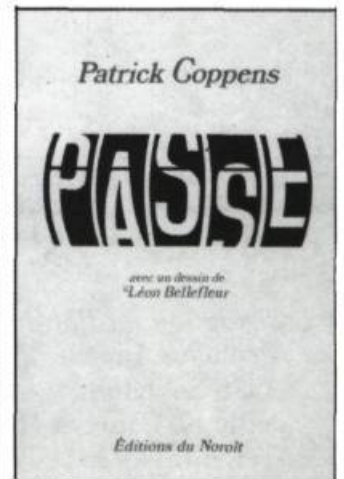
Passé de Patrick Coppens

Sous le même signe de l'humour (entre autres), les deux derniers livres de Patrick Coppens, *Ludictionnaire* et *Passé*.

Parlons rapidement du premier, car ce n'est pas tout à fait le rôle de cette chronique d'en tenir compte. Mais s'il paraît intéressant de signaler sa publication, c'est qu'il démontre en raccourci le travail étale et insidieux que Coppens tente de faire sourdre de son jeu de « passe ». Donc, c'est précisément un dictionnaire-ludique que Moebius/Triptyque vient de publier : « 298 définitions humoristiques, poétiques, énigmatiques, polissonnes et polémiques ». Tout un projet mal tenu et pourtant glissant et friable. De la poésie, ce dictionnaire dit qu'elle donne « la santé par les mots », ou lui fait dire : « Qui m'aime, se lit », ou du poète que c'est un « fou qui ne veut pas être dérangé ». Trêve. C'est déjà beaucoup souligner, en trois citations, à quel genre d'humour nous convie l'auteur.

Or, *Passé* qui vient de paraître au Noroît n'est pas sans désarçonner quelque peu le lecteur. Introduire l'humour en poésie n'est certes pas chose facile, et avouons dès maintenant que sur ce plan-là le recueil ne réussit guère à nous convaincre de son efficacité. Le travail de Coppens n'est pas sans rappeler, dans un autre genre, celui de Paul Paré. Mais si l'un réussit à déridier par l'effervescence et le débridé de sa phrase, l'autre n'a peut-être pas la même souplesse ni la même finesse d'expression.

En fait, *Passé* tient à la fois du journal poétique (le recueil est divisé en douze parties selon les mois de l'année), du sottisier et des « mémoires ». Mais soyons sans crainte, c'est écrit comme de la poésie. Comment expliquer que ce recueil impatient, tellement il fuit, tellement il dérape sous nos yeux, sans se référer à ce mélange un peu hâtif de styles, de tons, de lieux d'inscription. Ainsi l'hu-



mour y est lourd et plat, à un point tel que parfois (il faut l'avouer) on n'en croit pas ses yeux :

« C'est le bouquet » pouffe-t-elle à son retour, plongeant ses narines dans les pétales fanés (p. 34)

— Suis-je lumière ?

— Suis-je poussière ?

— Je suis poussière dans la lumière.

— De quoi faire tousser les courants d'air. (p. 91)

Les rideaux ont les traits tirés.

L'horloge s'abandonne à ses tics. (p. 110)

S'il est vrai (?) que « les mauvais jeux de mots font les bons amis » (p. 19), reste à savoir s'ils font les bons poètes. Pourtant, il n'y a pas que cela (heureusement) dans *Passe*. On lit aussi le dérisoire du quotidien, sa névrose ennuyée ; on lit précisément l'ennui désemparé d'une certaine vacuité de vivre à l'échelle du privé. La poésie devient ici la note même consignée du geste fait, de la rencontre du soir, du départ. Les saisons et les mois passent ainsi à noter le dérisoire, à en relever par de très courtes phrases, ajoutées les unes aux autres, les insignifiances comme les impertinences : « Écrire pour tromper, un temps, la solitude des mots » (p. 31). C'est ainsi un recueil facilement déroutant, perdu dans ses tons divers, dans ses dérisions comme dans son propre sérieux (malgré tout). S'il fait le point d'un certain réel, il bouscule aussi les attentes trop reconnues du

poétique lui-même. *Passe* déplace l'objet et s'offre multiple aux lectures diverses qu'il sollicite. Peut-être bien, par humour aussi, se joindre au poète pour conclure :

Hausser les épaules et dire

« C'est encore de la poésie »

Omelette de mots

Petite écriture brouillée (p. 43)

- Yves Préfontaine, *Nuaison*, Montréal, L'Hexagone, 1981, 69 p.
 Yves Boisvert, *Vitraux d'éclipse*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1981, 66 p.
 Yves Boisvert, « *lis : écris ! ?* », Trois-Rivières, Éditions Sextant, 1981, n.p.
 Yves Boisvert, *Simulacre dictatorial*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1979, 69 p.
 Patrick Coppens, *Ludictionnaire*, Montréal, Moebius/Triptyque, 1981, 100 p.
 Patrick Coppens, *Passe*, accompagné d'un dessin de Léon Bellefleur, St-Lambert, Éditions du Noroît, 1981, 117 p.

Les Éditions de la Pleine lune
 3862 Henri-Julien, Montréal H1H 1L1



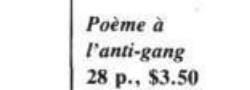
Charlotte Boisjoli
La chatte blanche
 112 p., \$7.95



Pauline Harvey
Le deuxième monopoly des précieux
 224 p., \$9.95



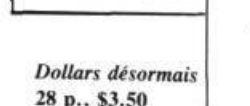
Jovette Marchessault
La terre est trop courte, Violette Leduc
 160 p., \$8.95



Poème à l'anti-gang
 28 p., \$3.50



Mise à part
 32 p., \$3.50



Dollars désormais
 28 p., \$3.50



Distribution en librairie :

Prologue Inc.
 2975 Sartelon
 Ville St-Laurent H4R 1E6
 Tél. : (514) 332-5860

Nouveautés du printemps :
La louve-garou de Anne Dandurand
 et Claire Dé
La Ville aux gueux de Pauline Harvey